

Au nom de Mde. Langlade, le capitaine tressaillit en pensant à mademoiselle Regnaud.

— Voici, continua Sir Arthur, ce qui m'est arrivé hier matin ; étant allé visiter l'hospice des Aliénés, j'y vis une folle, que je pris d'abord pour une vieille femme, elle s'appelle Irène de Jumonville.

Au nom d'Irène de Jumonville, le capitaine chercha à rapeler des souvenirs et redoubla d'attention.

Au son de sa voix douce et mélodieuse, j'examinai cette femme avec plus d'attention. Elle est encore jeune, peut-être n'a-t-elle pas plus d'une trentaine d'années ; quoiqu'on lui en donnerait au moins soixante, à voir ses cheveux gris, son visage amaigri, et ses mains décharnées. Elle ne me parut pas aussi folle, que le portier me l'avait représentée ; je crus apercevoir quelque lueur d'intelligence dans son regard, et du bon sens dans ses paroles. Elle accusa le docteur Rivard d'être la cause de tous ses malheurs, et d'avoir complété sa ruine, après avoir abusé de son innocence. Voilà tout ce que j'en pus apprendre. Comme vous voyez, ce n'est pas bien clair ; et de plus cette femme est folle, me dit-on, depuis une douzaine d'années.

— Cette histoire m'intéresse plus que vous ne pensez.

— Vraiment ?

— Je prendrai des renseignements.

— La seconde affaire est celle-ci : il paraîtrait qu'il y a deux à trois mois, au pensionnat de Mde. Langlade, il y avait une jeune demoiselle du nom de Mathilde Regnaud. Le docteur fut découvert dans la chambre de la jeune fille, pendant que le reste des élèves étaient au souper. La jeune fille accusa le docteur, mais celui-ci offrit je ne sais quelles explications, toujours est-il, que la jeune fille fut obligée de quitter le pensionnat pour éviter l'alternative d'en être chassée.

— Mais c'est donc un monstre que ce docteur Rivard ! s'écria le capitaine, dont l'œil étincela d'indignation.

— Quand à moi, je suis convaincu que le docteur Rivard avait voulu attenter à l'honneur de la jeune fille, et qu'elle était innocente.

— Affreux ! Affreux !..... Mais nous verrons ; il y a un Dieu qui veille à tout, il fait triompher l'innocence comme il démasque la turpitude et confond les coupables.—

En ce moment M. Léonard arrivait, accompagné de l'agent de police, André Louriot.

André Louriot était un de ces vieux limiers exercé au métier par vingt ans de service ; il n'y avait pas de brigand qu'il ne connût de fait ou de réputation, et s'il n'avait pas toujours contre eux de preuves suffisantes pour justifier leur arrestation, il avait les yeux sur eux. Employé presque toujours dans les affaires difficiles, il savait déployer au besoin un tact et une finesse admirables, une patience inaltérable, une activité extraordinaire et un courage à toute épreuve. C'était justement l'homme qui convenait le mieux au capitaine.

— Bonjour, M. Lauriot, lui dit le capitaine en souriant à la surprise de ce dernier.

— Bonjour capitaine, je crois, si je ne me trompe, que vous êtes le même qui étiez mort avant hier, enterré hier et vivant aujourd'hui ; et Lauriot fit entendre un de ses rires à demi étouffés, qui lui étaient particuliers.

— Le même, M. Lauriot, le même ; mais pour quelques

jours encore, je dois encore être mort pour le monde, jusqu'à ce que j'aie pu mettre la main sur quelques personnes, qui ne s'attendent certainement pas à ma résurrection. En attendant voici ce que je désire que vous fassiez pour moi. Connaissez-vous le docteur Rivard ?

— Très bien.

— Un nommé Pluchon, espèce de huissier !

— Parfaitement.

— Une madame Langlade ?

— Je la connais de vue.

— C'est bien. Vous ferez surveiller le docteur Rivard, de manière à m'informer de ses moindres démarches. Il ne faut pas qu'il soit perdu de vue, nuit et jour.

— Je comprends.

— Vous prendrez tous les renseignements possibles sur cette madame Langlade, et ses rapports avec le docteur Rivard.

— Très bien.

— Ainsi que sur ce Pluchon.—Connaissez-vous à l'hospice des Aliénés une folle du nom de Jumonville.

— Oui.

— Je désire connaître tout ce qui a rapport à cette femme et les causes de sa folie.

— Je tâcherai.

— Aussitôt que vous pourrez me faire parvenir quelques renseignements, envoyez les moi ou plutôt apportez les moi vous même ici. Il est maintenant neuf heures, je vous attendrai à onze. Voici une vingtaine de dollars pour commencer. A propos j'oubliais une chose importante. Vous avez connu M. Meunier ?

— Qui est mort dernièrement ?

— Oui. On soupçonne qu'il a été empoisonné. Y aurait-il moyen de s'en assurer, sans donner l'éveil au docteur Rivard ?

— Je pense.—

— Eh bien ! partez ; ne parlez pas de moi, n'épargnez aucune peine, et ne craignez rien pour les dépenses.

— Je ne suis pas inquiet là-dessus ; Je reviendrai à onze heures, ou si je ne peux venir, je vous écrirai un mot.—Bonjour, capitaine.

Aussitôt que l'agent de police fut sorti, le capitaine chargea M. Léonard d'aller lui chercher une copie du testament de M. Meunier.

Maintenant, Sir Arthur, continua-t-il, nous monterons dans la voiture, et nous irons à l'habitation des champs.

— Ne craignez-vous pas de vous exposer à être reconnu ?

— Oh ! non. La voiture est fermée, et d'ailleurs je me couvrirai de mon manteau, s'il est besoin.

— Comme vous voudrez.

Le capitaine et Sir Arthur montèrent dans le cabriolet couvert qui les attendait à la porte, et après avoir donné au nègre Toinon, qui servait de postillon, l'ordre d'aller au Couvent des Ursulines, les chevaux partirent au grand trot.

CHAPITRE XXIII.

Les Prairies Flottantes.

Presque toute la partie inférieure de la Louisiane se trouve couverte de prairies flottantes, qui s'étendent à plus de 20 et 30 milles dans l'intérieur, en partant du golfe du Mexique. Ce